

## Chapitre 1

Séparées par un canevas régulier d'avenues, les propriétés cossues du quartier dressent fièrement toits pointus, clochetons et tourelles derrière de hauts murs moussus. Sous la voûte profonde des porches ou les chevelures d'arbres centenaires, l'ombre semble accueillante mais au dehors s'étendent des chaussées étrangères et vides, miroirs aveuglants de soleil prisonnier.

Pas un souffle de vent ne vient friser les feuillages, pas un pépiement d'oiseau ne trouble le calme. Pas un cri d'enfant, pas un aboi ne résonne dans la torpeur de cet après-midi d'août.

La ville repose alanguie.

Soudain, un cliquetis métallique naît à l'angle d'une rue. Se répercutant d'un mur à l'autre, il emplit l'avenue de vacarme, avant que n'apparaisse un couple cheval cavalier, mirage tremblant dans la chaleur immobile. La silhouette se rapproche, grandit, pour aussitôt décroître puis disparaître au coin d'une autre rue.

Le rythme à quatre temps, après avoir saturé l'espace, s'estompe et forme un accompagnement à la vie qui s'éveille, comme si ce passage marquait la fin de l'assoupissement général.

Tel un orchestre qui s'accorde, des bruits s'enchaînent, liant en une masse sonore ces différents univers isolés : portes claquées, grilles grinçantes, voix s'interpellant, éclats de rire, courses effrénées.

Des branches ont frémi au sommet d'une palissade enliérée. Une tête apparaît entre deux rameaux feuillus. D'immenses yeux d'une eau verte, glauque, fixent attentivement la rue. Des cheveux de blé mûr un peu longs adoucissent le visage fragile aux pommettes trop hautes.

Une main s'agrippe, l'autre la rejoint ; le buste s'élève. Les jambes nues suivent. Assis sur le fâte du mur, le garçon jette des regards inquiets vers la rue pourtant déserte. Il se laisse glisser et tombe accroupi sur le trottoir. Une hésitation encore, puis il s'élance, traverse la rue.

Le fuyard discret s'est évaporé dans un sentier. Une voix énergique le réclame dans le parc abandonné. Une femme longue, maigre, vêtue de noir, ouvre la grille rouillée et gémissante, s'avance dans l'entrebâillement, réitère son appel courroucé.

N'obtenant pas de réponse, elle rebrousse chemin. La grille grince, la chaîne crisse, le cadenas claque, les pas s'éloignent. La voix, seule, retentit, impérative et tantôt mielleusement persuasive.

Le garçon n'est plus là pour l'entendre. Griffant ses mollets aux ronces de la piste, giflant son visage aux branches entremêlées, tordant ses pieds chaussés d'espadrilles, il court sans laisser échapper un soupir de douleur.

Il coupe une autre avenue, longe un mur, se plaque contre un pilier, puis s'insinue entre les deux battants d'une large porte de bois. Il râle bouche ouverte, les yeux injectés de sang.

Enfin, sa peur s'amenuise. Après avoir calmé les battements de son cœur, il lisse sa tignasse ébouriffée, remet de l'ordre dans sa tenue et gagne d'un pas tranquille un bâtiment à l'abri des regards.

Le garçon siffle doucement. Un hennissement léger lui répond ; il s'approche de la jument qui lui a ainsi souhaité la bienvenue.

— Étoile, ma fille, ma belle, me voilà, j'ai réussi à venir !

Ouvrant la porte du box, il se glisse à l'intérieur et se blottit contre elle. La jument n'esquisse pas un mouvement et ronfle doucement. Lui, la serre dans ses bras nus, roule son front contre les muscles ronds, frotte son buste contre le poil chaud, comme pour mieux s'imprégner de cette bonne odeur retrouvée. Étoile l'observe de ses grands yeux brillants et lui rend ses caresses, câlin de museau, cercle de l'encolure, petit coup de langue.

Un pas discret se fait entendre en dehors du havre sûr. Le garçon s'interrompt, tend l'oreille :

— Viviane ? murmure-t-il.

Étoile encense comme pour le rassurer.

— Irusz<sup>\*</sup>, c'est toi ? interroge une voix.

— Oui, c'est moi. Bonjour !

— Bonjour, il y a longtemps qu'on ne t'avait vu. Étoile s'ennuyait autant que moi. Tu nous abandonnes !

Irusz soupire :

— Je ne pouvais pas. Mais, aujourd'hui, je vous ai entendu passer, je n'ai pas pu résister... Je reste peu de temps.

Viviane est une amie. Elle ne sait rien, mais elle devine ; elle comprend, ne pose pas de questions et se contente de ce qu'il veut bien dire.

Elle l'appelle Irusz et ne connaît rien de lui, sauf qu'il a douze ans, n'a pas de mère et ne peut venir souvent. Pourquoi ? Il ne le dit pas. Cela convient à Viviane. Puisqu'il paraît heureux de ces visites, elle essaie de le mettre en confiance et de lui donner la tendresse dont elle est capable pour éclairer son visage.

Il quitte toujours Étoile et Viviane en promettant : « Je reviendrai » et les salue en s'excusant : « Je ne pouvais pas. ».

Rien d'autre ne sort de sa bouche concernant sa vie privée. En dehors de cela, il est bavard et curieux. Il aime à

---

\* Prononcer « Irouch »

raconter la vie des plantes et des bêtes qu'il côtoie. Il interroge Viviane à l'infini sur les chevaux... mais le silence retombe dès qu'un mot de trop a été prononcé.

Irusz possède des secrets inviolables. Si Étoile pouvait parler, peut-être révélerait-elle les confessions qu'il lui fait lors de leurs longs tête-à-tête, mais la jument est une confidente idéale, elle écoute, réconforte et reste muette.

Irusz ne voudrait surtout pas qu'on le plaigne ou le console. Il a seulement besoin qu'on le prenne comme il arrive avec ce qu'il souhaite entendre et dire. Viviane respecte la consigne et, ce qu'elle dit, il veut toujours l'entendre.

Lorsqu'il converse avec lui-même, il la nomme la fée Viviane. Belle, bonne, il ne peut que la comparer à une fée, car elle ne ressemble en rien aux autres personnes de son entourage.

Du monde extérieur, il ne connaît que Viviane, le chien Pignouf, Étoile et un peu Ksar, l'autre cheval. Sinon, il n'a jamais vu que des êtres sans nom, des corps sans voix ou entendu des paroles et des rires sans visage.

À l'intérieur, il y a Sarah sa gouvernante et son père, qu'on appelle Monsieur et rarement (quand Sarah n'est pas là) Papa. C'est tout. Sa vie se limite à cela.

La maison est très grande, mais les portes restent fermées à clef quand Monsieur n'est pas là. Irusz connaît sa chambre où Sarah le couche, la cuisine où Sarah lui donne à manger, la salle de bains où Sarah lui met la peau en sang chaque soir, la salle d'études où Sarah le fait travailler.

Ah ! Il avait oublié Georges. Georges sait sourire, ce n'est pas comme Sarah, mais Irusz n'a pas le droit de lui parler « car on n'adresse pas la parole aux serviteurs » sauf « Bonjour ! », car on doit être poli « même avec les serviteurs ». De toute manière, Georges est muet, alors, quand on l'interroge, il ne répond pas ; ce n'est pas facile.

Georges nettoie la maison, entretient le parc et fait les courses, car Sarah ne dépasse pas la grille d'entrée, hormis quand elle raccompagne Monsieur qui s'en va. Comme Monsieur vient deux fois dans l'année, Sarah ne sort pas souvent.

Pour la même raison, Sarah fait rarement semblant d'être gentille. Iruz préfère cela d'ailleurs car, lorsqu'elle a dû se forcer à l'amabilité pendant une heure, elle le lui fait payer, dès que Monsieur s'est éloigné dans sa grosse limousine.

Monsieur, lui, n'est pas sévère, mais il ne sourit pas, il est triste. Personne ne le lui a dit, mais Iruz croit savoir pourquoi : Maman est morte. Monsieur l'aimait énormément.

À chaque visite, les questions de Monsieur sont les mêmes. Il demande si Iruz travaille bien, s'il est sage. Sarah répond toujours qu'il ne travaille pas bien, n'est pas sage et fait sans cesse des sottises qui lui créent bien des soucis et de la peine. Alors, Monsieur prend un air plus malheureux encore, il ne parle qu'à Sarah et Iruz n'écoute plus.

Une seule fois, Sarah s'est absentée un instant. Monsieur l'a pris sur ses genoux et l'a embrassé. Iruz ne se souvenait pas d'avoir reçu de baisers avant celui-là. Monsieur lui a dit :

— Tu sais que tu n'as plus de maman. Ta maman t'appelait « Iruz », et sa voix roucoulait de bonheur lorsqu'elle prononçait le « r » puis le « ou » puis le léger « ch » final. Alors, quand nous serons tous les deux, je serai Papa et toi, Iruz.

Sarah est revenue à ce moment :

— Mon Dieu, monsieur, un si grand garçon sur les genoux, monsieur ne veut pas en faire une mauviette ! Si monsieur permet, Irénée pourrait peut-être nous laisser un moment...

Monsieur a dit :

— Allons mon fils, va jouer dehors, nous avons à parler.

Irusz a décidé de confier son diminutif à ceux qui l'affectionnent.

Sarah utilise « René », elle trouve cela plus court, et c'est vrai : quand elle crie « René ! », c'est comme un coup de fouet qui cingle sa tête.

Monsieur le nomme « Ireneusz\* », son prénom de l'état civil.

Devant Monsieur, Sarah s'applique à dire « Irénée ».

Il paraît que ce nom est polonais. Maman était polonaise. Sarah n'aime pas ce qui est polonais. Sarah n'aime rien de ce qu'Irusz aime.

Mais Irusz ne savait pas ce que signifiait « polonais », et ça le turlupinait. Il a dit à Viviane, machinalement, dans la conversation :

— Maman était polonaise.

— C'est donc de là que vient ton prénom. La Pologne est un pays que j'adore.

Viviane lui a raconté la Pologne, lui a montré une carte et des photos. Irusz a eu l'impression de retrouver ses racines et de pouvoir ainsi s'ancrer plus profondément dans le sol.

Viviane parle, explique ; il écoute et, de temps en temps, prononce une phrase. Viviane estime qu'il raisonne juste. Elle lui apprend des choses qui complètent ce qu'il lit dans les livres dérobés dans le grenier lorsque Monsieur l'envoie jouer et que la maison est ouverte. Il dissimule ses larcins dans son abri au fond du parc. Sarah ne soupçonne pas l'existence de sa cachette.

Viviane peint beaucoup, un peu de tout, c'est très beau. Irusz dessine, il n'a pas de quoi peindre.

---

\* Prononcer « Irénéouch »

Quand il montre ses dessins à Monsieur, les dessins que Sarah lui fait faire : une maison, un pot de fleur... Monsieur dit :

— C'est bien.

Lorsqu'il a présenté ses dessins à Viviane, ceux qu'il a faits seul : un cheval, un visage, un pays... Elle a dit :

— J'aime...

Rien d'autre et elle s'est perdue dans ses pensées. Et ce « j'aime » prolongé d'une rêverie lui a fait plus plaisir que le compliment bref de son père qui change aussitôt de conversation.

— Tu n'apprécies pas la couleur ? a demandé Viviane.

— Si, mais je n'en ai pas.

Sarah n'a jamais voulu lui donner de peinture :

— Tu vas te salir et il faut apprendre le calcul, la grammaire, l'orthographe... La peinture ne sert à rien.

Ayant fermé ses oreilles, il a demandé à Viviane des pinceaux et des tubes comme les siens.

Il les a mis dans son repaire et peint lorsque Sarah ne le cherche pas. Il est obligé de faire très attention afin que Sarah ne devine rien.

Il lui faut éviter les questions à tout prix. C'est plus reposant que de résister aux interrogatoires et aux coups de Sarah. Il n'avoue jamais rien. Folle furieuse, elle l'enferme dans le placard des heures durant, sans manger, sans boire, dans ce placard infâme où il croit mourir.

Bien qu'on le maintienne dans l'ignorance, Irusz sait beaucoup de choses. Il a entendu des mots, des bribes de phrases échangés entre Monsieur et la gouvernante, ou échappés à Sarah lorsqu'elle ronchonne, se croyant seule, ou l'accuse de crimes dont il n'est pas coupable.

Il s'est fait expliquer par Viviane certaines informations entendues, en prétextant la lecture de livres difficiles.

En résumé, Monsieur est riche et extrêmement occupé. Il porte un grand nom issu d'une famille dont la réputation ne peut souffrir aucune tache. Ses parents ne voulaient pas

que Monsieur épouse Maman, polonaise, danseuse, réfugiée politique.

Monsieur étant fort amoureux a fait fi de leur interdiction et s'est marié. Ils ont eu Irusz et Maman est décédée quelques mois après. Depuis, Monsieur reste inconsolable. La famille a espéré que Monsieur contracterait une belle union pour effacer ce mariage dégradant, cette erreur de jeunesse. Pour préserver l'avenir de leur fils, ses parents ont refusé d'accueillir ce petit garçon au prénom étranger.

Monsieur l'a donc installé dans la villa déserte. Depuis douze ans, il paie Sarah pour qu'elle remplace auprès d'Irusz sa maman disparue. Il la paie très cher pour qu'elle soit une excellente mère. Il la croit aimante et gentille, compétente et stricte comme il faut l'être pour élever les enfants, surtout ceux des grandes familles. Sarah joue la comédie devant Monsieur :

— Je ne le gâte pas trop car il deviendrait méchant, il l'est déjà un peu... Quand il est sage et travaille, je le récompense.

Irusz sait à quel point c'est faux. Au fond, Sarah le hait de l'obliger ainsi à vivre recluse dans l'immense maison, elle le déteste de l'avoir séparée de la famille de Monsieur pour qui elle a toujours travaillé, elle le méprise d'être le fruit d'une mésalliance et elle se venge sur le garçon de ses rancœurs accumulées.

Irusz survit en faisant ce qui lui est interdit. Dans sa cachette ou à l'extérieur du parc, il respire. Il partage sa solitude avec Sourire, une minuscule souris blanche qui habite dans ses poches et le quitte furtivement au moment du bain, lorsque Sarah s'apprête à le déshabiller.

Rébellion suprême, Irusz monte à cheval chez Viviane, chaque fois qu'il le peut.

Au fur et à mesure qu'Irusz grandit, Sarah redoute qu'il raconte à Monsieur ce qui se passe réellement dans la villa. Elle ne les laisse plus jamais seuls.

Irusz pourrait dire :

— Papa, Sarah n'est pas une mère. Elle n'utilise pas l'argent que tu lui donnes pour moi, mais elle l'entasse, elle en veut plus et plus. Un jour, elle me laissera dans le placard et disparaîtra avec son pécule.

Monsieur l'écouterait sans doute et renverrait Sarah. Irusz, alors, serait peut-être heureux. Mais il reste coi. Peur de ne pas être cru ? Non ! Il se sent suffisamment fort pour survivre dans ces conditions, pourvu qu'on lui laisse la fée Viviane, Étoile et sa souris blanche. Il attend que Monsieur devine ou que Viviane le sauve. Il n'espère rien de précis, il ne connaît pas d'autre existence que la sienne.

Sarah ne supporte pas la tristesse digne d'Irusz. Elle préférerait qu'il pleure et se soumette :

— Je te briserai, je te casserai, tu perdras ton regard fier par les larmes que tu verseras. Je te ferai ravalier ton orgueil de moins que rien. Tu verras !

Irusz sait qu'elle n'y parviendra pas. Le jour où elle le blessera réellement dans son amour pour sa mère ou pour la fée Viviane, dans son corps ou son esprit, il partira.

